Document generated on 04/17/2024 7:28 p.m.

Cahiers de géographie du Québec

La tâche de la géographie québécoise

Jean-Marie Roy

Volume 8, Number 16, 1964

URI: https://id.erudit.org/iderudit/020502ar
DOI: https://doi.org/10.7202/020502ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Roy, J.-M. (1964). La tâche de la géographie québécoise. *Cahiers de géographie du Québec*, *8*(16), 251–259. https://doi.org/10.7202/020502ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1964

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

NOTES ET NOUVELLES

Les tâches de la géographie québécoise *

Ce colloque convie les géographes à une sorte d'examen de conscience sur leur activité dans notre province ; il les invite à établir un bilan de l'œuvre accomplie et à jeter un coup d'œil prospectif sur ce que devrait être l'action géographique dans notre milieu. Je voudrais, pour ma part, vous indiquer sous quelles formes m'apparaissent les tâches de la géographie québécoise.

On peut s'étonner des nombreuses discussions auxquelles les géographes sont conviés au sujet de leur propre discipline. On peut se demander : pourquoi tant de points d'interrogation ? Il est probable qu'aucun professionnel d'aucune autre discipline ne se pose autant de questions sur sa science. Cette sorte d'hésitation sur la nature et les tâches de la géographie est probablement le résultat de la nature même de la discipline. La géographie est une discipline-carrefour : carrefour de plusieurs sciences humaines et naturelles. Rester au carrefour semble difficile au géographe. Il succombe facilement à la tentation, et cela souvent inconsciemment, d'enfiler une des radiales qui divergent du carrefour pour aller voir ce qui se passe de ce côté, plutôt que de rester au carrefour même et d'avoir l'impression de ne rien faire de valable. Pourtant, c'est au carrefour même que l'on a le plus de possibilité de se faire une vue d'ensemble des événements qui se déroulent dans le quartier. En d'autres termes, si le géographe n'a pas toujours présent à l'esprit l'objet de la discipline, il est exposé à aborder des tâches qui ne relèvent pas de sa compétence, mais ressortissent à d'autres sciences.

Pour nous, géographes du Québec, quelles sont les tâches qui s'imposent et dans quel ordre de priorité ? Dans quelle direction devons-nous œuvrer ? Devons-nous continuer à faire ce que l'on appelle dédaigneusement dans certains milieux de la géographie traditionnelle ? Ou au contraire, devons-nous surtout faire porter nos efforts vers la spécialisation dans les sciences auxiliaires ? Devons-nous encore passer à l'action et faire ce que l'on appelle de la géographie appliquée ?

Pour répondre de façon appropriée à ces questions, il nous faut nous demander de nouveau ce qu'est la géographie, s'il existe une géographie ou des géographies spécialisées ; une géographie pure, culturelle et une géographie appliquée ?

Il y a autant de définitions de la géographie qu'il y a de géographes. On peut quand même essayer de la définir en cherchant son objet spécifique, l'objet de ses recherches. Certains, même parmi les géographes, surtout autrefois, et davantage chez les sociologues, ont assigné à la géographie l'étude du substrat naturel des sociétés humaines. Cette conception, qui aboutit à une grossière mutilation de la géographie, puisqu'elle interdit l'étude de tout l'apport humain, a été abandonnée par la plupart. D'autres ont fait de la géographie l'étude des relations entre les groupes humains et les différents milieux naturels. Cette conception, qui semble exacte au premier abord, est aussi déficiente. En effet, elle met l'accent exclusivement sur le diptype homme-nature. Or si dans l'étude géographique le cadre naturel est toujours présent, il n'en reste pas moins qu'il existe des interdépendances de facteurs humains qui entrent

* Texte d'une communication présentée par l'auteur à la section de géographie du XXXIe Congrès de l'A.C.F.A.S., le 2 novembre 1963, à l'université Laval, Québec.

dans l'explication géographique. Je crois que la meilleure conception de la géographie est celle qui consiste dans l'étude des différents aménagements spatiaux réalisés par les divers groupes humains. Cette conception met en lumière le caractère global de la géographie, son unité, son homocentricité. Elle signifie que pour être objet d'étude géographique, un phénomène doit entrer comme une des composantes, un des facteurs de l'aménagement spatial ; que l'étude de ce phénomène n'intéresse la géographie qu'en autant qu'il s'insère dans le complexe géographique, en explique certains caractères, en détermine l'évolution.

Une telle géographie a-t-elle sa place dans l'ensemble des disciplines qui étudient la terre et l'homme ? Oui, parce qu'aucune autre discipline n'a pour objet spécifique l'étude des aménagements spatiaux réalisés par les groupes humains. Il y a bien l'urbanisme et l'aménagement du territoire, mais ils le font avec une vue prospective et dans un but normatif. Une telle discipline est-elle une science ? À mon sens, oui : en effet, elle a son objet formel propre, bien qu'elle partage avec d'autres disciplines ses objets matériels ; d'autre part, elle fait appel à tous les grands principes scientifiques : causalité, interrelation, principe de loi générale lorsque cela est possible. Une telle discipline est-elle utile ? Je crois fortement que oui. Après la connaissance de soi, qu'y a-t-il dans l'ordre naturel de plus important que la connaissance du monde telle que nous l'offre la géographie : une connaissance synthétique de tous les milieux réalisés à la surface de la planète. Il est inconcevable que l'on passe 50, 60, 70, 80 ans sur cette terre, sans connaître l'extrême variété de ses milieux, sans pouvoir sentir, au moins confusément, la personnalité de chacun de ses compartiments.

Pour beaucoup de géographes, cette conception de la géographie est maintenant dépassée, ne répond plus à la conjoncture scientifique actuelle et, surtout, est inapte à faire face aux besoins de notre temps. Pour eux, faire de la géographie consiste à faire des investigations poussées dans une des sciences auxiliaires ou mettre la géographie au service de l'action. Ces nouvelles conceptions menacent de faire dévier la géographie de son objet propre et de la faire éclater en une foule de sciences spécialisées, ce qui lui enlèverait toute raison d'être comme discipline autonome et distincte.

Il faut dire, d'ailleurs, que des forces très puissantes sont sous-jacentes à ces menaces. La première et la plus importante réside dans la nature même de la géographie. Discipline-carrefour, comme nous l'avons dit plus haut, la géographie emprunte ses matériaux, ses données à une foule de sciences auxiliaires : géologie, morphologie, météorologie, climatologie, démographie, histoire, économie, sociologie. À une époque témoin des progrès fulgurants des sciences physiques et naturelles d'une part et des sciences humaines de l'autre, qui apportent des matériaux à la géographie, la tentation est grande pour les géographes de se spécialiser dans une de ces disciplines auxiliaires. Le champ étant plus circonscrit, il est plus facile d'y obtenir des résultats tangibles et on a parfois l'impression en agissant ainsi de faire œuvre plus scientifique. Il y a là un des problèmes les plus difficiles à résoudre pour la géographie et les géographes et une sorte d'incompatibilité entre le besoin de maintenir l'unité de la géographie d'une part et la nécessité de se spécialiser d'autre part. Cette nécessité de la spécialisation, elle s'impose jusqu'à un certain point, même au géographe de formation générale. Malgré toute sa bonne volonté et tous ses efforts, un géographe ne peut être également compétent en morphologie, climatologie, biogéographie, géographie de la population, géographie agraire, géographie de l'habitat. Ne serait-ce que pour se tenir au courant des derniers développements de la géographie par la lecture des revues spécialisées et des thèses, un géographe doit déjà avoir fait un choix, s'être spécialisé dans une

des nombreuses sciences auxiliaires de la géographie. Je suis convaincu que beaucoup de géographes ne comprennent à peu près rien à beaucoup d'articles de géographie physique ou économique que publient nos grandes revues parce qu'ils n'ont pas la préparation suffisante dans l'un ou l'autre de ces domaines.

Cette nécessité de la spécialisation s'impose aussi en vue des progrès mêmes de la géographie, car ceux-ci sont fonction des contributions des disciplines auxiliaires. Ces travaux spécialisés devront donc se faire, que ce soit par des géographes ou des non-géographes. Quand il s'agit des sciences auxiliaires que j'appellerais géographiques, il est préférable que ce soit par un géographe spécialisé. Qu'un géologue et non un géographe fasse de la géologie, très bien, mais je préfère que ce soit un géographe qui fasse de la morphologie, car il y transporte ses méthodes et ses préoccupations d'ordre géographique. Quand il s'agit de spécialisation, il y a donc lieu de distinguer parmi les sciences auxiliaires.

Donc, en raison même de la diversité des sciences auxiliaires et des progrès considérables qu'elles connaissent, certains géographes devront se spécialiser dans l'une ou l'autre des sciences auxiliaires. C'est un mal nécessaire. Il n'en reste pas moins que si ces spécialistes utilisent des critères de caractère géographique, ils ne font pas de la géographie au sens plein du terme. Il faut qu'on le sache bien et c'est là une des conditions nécessaires si l'on veut éviter la confusion dans la géographie. Tout au plus fournissent-ils des matériaux pour la construction de l'édifice. Le bois, la brique, le béton et bien d'autres matériaux entrent dans la construction d'un immeuble ; cependant si ces matériaux traînent épars sur le sol, s'ils n'ont pas été intégrés dans un plan, on ne peut parler d'édifice. Il en est de même de l'apport des sciences auxiliaires ; elles fournissent des données, elles apportent des explications partielles, elles introduisent des éléments que le géographe pourra utiliser dans son étude géographique. Je dirais que ces spécialistes étudient des complexes géographiques partiels alors que le géographe étudie des complexes géographiques globaux, mais en s'appuyant sur les études des complexes partiels : par exemple un complexe morphologique vis-à-vis un paysage rural.

Une autre condition doit accompagner la spécialisation des géographes dans une des sciences auxiliaires de la géographie : c'est qu'ils aient acquis une connaissance approfondie de cette science auxiliaire et de toutes les disciplines et techniques auxquelles elle fait appel. C'est une condition indispensable à tout travail honnête et sérieux. Sinon, on se contentera de dire des lieux communs ou l'on commettra des erreurs grossières, susceptibles de jeter le discrédit sur la géographie et les géographes.

Si le développement des sciences auxiliaires est nécessaire au progrès de la géographie, j'ai l'impression qu'à l'heure actuelle ces études spécialisées ont tellement pris de place dans l'activité des géographes qu'elles ont presque relégué aux oubliettes les investigations proprement géographiques. Pour ma part, je suis sidéré de lire dans les revues, d'entendre dans les réunions savantes tant d'études marginales à la géographie, alors qu'on traite si peu souvent des vrais problèmes géographiques. À une époque où une vaste partie de l'humanité passe de l'économie de subsistance à une économie d'échange ; à un moment où d'immenses pays restés séculairement agricoles se lancent à fond de train dans l'industrialisation ; dans une période de conjecture mouvante où de vieux complexes économico-géographiques évoluent rapidement et où de nouveaux se créent, avec tout ce que cela comporte de rajustements dans les composantes du milieu géographique et de mise en place de nouvelles structures, je préférerais avoir un peu plus d'études sur ces phénomènes vitaux pour l'humanité et un peu moins sur l'évolution des croûtes latéritiques ou la formation des auges du Grand-Nord canadien. Cet envahissement des sciences

auxiliaires, surtout des sciences naturelles, a pris de telles proportions que, à peu d'exceptions près, si l'on veut avoir une idée de l'évolution des différents pays ou des différentes régions du globe, on en est réduit à se tourner vers les journalistes et les essayistes.

La deuxième menace qui pèse sur la géographie est d'en faire une discipline pratique, normative, une science appliquée. La géographie au service de l'action c'est là un noble motto qu'il ne faut pas écarter du revers de la main. À un moment où le bien-être des individus dépend d'une mise en valeur de plus en plus rationnelle des ressources de la planète, à une époque où la vie économique ne peut plus se contenter du vieux libéralisme et de son laisser-faire, mais doit plutôt tendre à un rendement maximum par la planification ; à une période où l'équilibre économique et social des pays doit viser à un développement harmonieux des différentes parties du territoire, les géographes se doivent d'apporter leur contribution à l'édification de ce monde en évolution si rapide et la tentation est grande pour la géographie de devenir science appliquée. Mais encore là faut-il le faire de bonne façon. À mon avis, la géographie est susceptible de rendre les plus grands services à ceux qui sont engagés dans l'action ; elle peut apporter des données fondamentales qui pourront orienter la mise en œuvre de la planification et de l'aménagement du territoire. Dans un certain sens on peut donc dire que la géographie est susceptible d'application. Mais, quoique cela puisse paraître paradoxal, je dirai, en même temps, que la géographie en tant que telle ne peut être une science appliquée sous peine de changer totalement ses objectifs et son contenu ; ce qui revient à dire que la géographie ne sera plus de la géographie.

Selon Pierre George, la géographie appliquée aurait deux principaux types de prétention : 1° « la substitution de recherches, jusque-là insérées dans la formation professionnelle des géographes au titre de sciences auxiliaires de la géographie, à des études techniques préalables à certaines actions d'aménagement du milieu ».[1] Aussi on parlerait de géographie appliquée dans le cas d'études morphologiques, climatologiques, pédologiques, hydrologiques orientées vers des cas particuliers de mise en valeur du milieu : construction de barrages, de réservoirs, de routes, introduction de nouvelles cultures. Jean Tricart vient de publier à ce sujet un ouvrage intitulé : *L'Épiderme de la Terre.* Ici deux remarques s'imposent : la première c'est que le fait pour une personne d'être géographe ne peut lui donner la compétence pour remplacer le pédologue, le climatologue, l'hydrologue de métier et à plus forte raison l'ingénieur. Comme le dit Pierre George : « la formation du géographe laisse de côté des problèmes de technique qui se révèlent essentiels au niveau de l'application ».[2] Je concède que le géographe en donnant un contexte aux observations des spécialistes peut leur rendre d'éminents services et c'est pourquoi le dialogue est nécessaire entre le géographe et le praticien, l'ingénieur. Mais l'action du géographe doit s'arrêter là où sa compétence finit, c'est-à-dire au niveau de l'application. Ainsi un géographe pourra étudier avec compétence le régime d'un fleuve, son volume annuel, son module, les variations saisonnières et interannuelles du débit, l'importance et la fréquence des crues. Mais de là à pouvoir décider de l'établissement d'un barrage de retenue de telle ou telle capacité ou d'une centrale de telle ou telle puissance, la différence est énorme et je lui en refuse la compétence.

D'autre part, il peut arriver qu'un géographe ait acquis une solide formation de pédologue, de climatologue, ou d'hydraulicien et devienne un spécialiste de ces sciences. Dans ce cas, et c'est la deuxième remarque que je fais, toujours

[1] « Existe-t-il une géographie appliquée ? » Cf. GEORGE, Pierre, *Annales de géographie*, juillet-août 1961, p. 339.

[2] GEORGE, Pierre, article cité, p. 341.

en compagnie de Pierre George, il fera une carrière de pédologue ou de climatologue, non une carrière de géographe appliqué.

« Les nécessités de la spécialisation sont telles qu'il ne pourra pas être cet excellent pédologue sans renoncer à suivre la bibliographie concernant la géographie urbaine ou la géographie des relations et des productions sans perdre contact avec ce qui représente la difficile et constante qualification du géographe : une culture. »[3]

La deuxième prétention de la géographie appliquée, selon Pierre George, consisterait dans des travaux tels que « l'élaboration d'études de marché, de plans d'organisation régionale, d'équipement urbain, etc. . . . »[4] Ici, l'on semble baigner dans l'objet géographique même. La géographie n'est-elle pas l'étude des aménagements spatiaux réalisés par les différents groupes humains? De là à conclure que le géographe peut devenir facilement un planificateur, un urbaniste, un aménagiste, le pas est facile. Ici encore, je crois, l'erreur vient de la fausse conception de l'apport de la géographie à la planification et à l'aménagement. Sans aucun doute, cet apport est considérable. Par l'analyse des complexes géographiques en leurs différentes composantes, par l'étude de tous les faisceaux convergents d'influences qui contribuent à façonner une région, par l'analyse des interrelations entre les différents facteurs du milieu géographique et leur influence respective sur l'évolution des complexes, le géographe est appelé à rendre des services inappréciables et, pour ma part, je ne peux concevoir de saine planification et de sérieux aménagements du territoire sans une étude géographique exhaustive préalable. Comme le souligne Jean Gottmann,

« Le géographe a là un rôle capital à remplir que ne peuvent généralement compenser les collaborations d'ingénieurs, d'architectes, d'urbanistes. Ceux-ci, en effet, étudient un espace donné pour l'aménagement interne de cet espace. Ils n'ont guère l'habitude de placer constamment l'espace qui leur est dévolu dans le faisceau complexe et divers de toutes ses relations avec non seulement les conditions locales (celles-là, ils savent en fait, aussi bien que le géographe, les mesurer et les estimer), mais de toutes ses relations avec les autres phénomènes apparentés du monde extérieur à l'espace considéré auquel pourtant cet espace participe. »[5]

Pierre George exprime à peu près la même idée dans des termes un peu différents :

« La tâche du géographe est de définir des structures, et de montrer comment elles sont susceptibles d'évoluer, de se transformer, à quelles conditions et dans quel sens. Il doit donc être capable de percevoir toutes les données pour en saisir l'agencement, les solidarités ou les incompatibilités. Par là, sa tâche est plus vaste que celle du sociologue ou de l'économiste. Elle est en même temps moins technique. »[6]

Mais si son concours est nécessaire, il ne peut se substituer au sociologue, à l'économiste, au démographe, à l'urbaniste, encore une fois parce qu'il n'en a pas la compétence. Ainsi, parce que le géographe peut fournir des données essentielles sur un foyer de population, son évolution, son revenu moyen, s'ensuit-il qu'il possède les techniques nécessaires pour faire une rigoureuse étude de marché pour l'établissement de telle ou telle industrie dans une région donnée, par exemple celle du complexe sidérurgique du Québec? Je ne le crois pas. A plus forte raison manque-t-il des techniques nécessaires à la prévision dans

[3] GEORGE, Pierre, article cité, p. 339.

[4] GEORGE, Pierre, article cité, p. 339.

[5] GOTTMANN, Jean, « En étudiant la planification régionale. » Dans l'*Aménagement de l'Espace. Planification régionale et géographie*, par J. GOTTMANN, A. SESTINI, O. TULIPPE, E. C. WILLATS et M. A. VILA, p. 31. Librairie Armand Colin, Paris.

[6] GEORGE, Pierre, article cité, p. 342.

la plupart des domaines de la planification économique générale. Je cite de nouveau Pierre George :

« Il y a pas trop d'une vie pour acquérir la maîtrise des systèmes et des conjonctures économiques surtout au niveau des prises de responsabilité et de décisions. Le géographe peut-il décemment prétendre conserver le contact avec le progrès de sa discipline et se mouvoir à l'aise parmi les calculs de produit national brut, d'indices du coût de la vie, de comptabilité publique ou de comptabilité d'entreprise, de mécanisme des investissements, suivre les variations des taux de change, du marché à terme, des tarifs douaniers, des incidences de la fiscalité sur les modalités de l'entreprise privée? »[7]

La contribution du géographe sera d'établir les bases géographiques de la planification, de souligner les impératifs de la géographie, d'indiquer les possibilités et le sens de l'évolution.

La planification et l'aménagement du territoire sont donc des domaines où la collaboration du géographe est indispensable, et mieux il fera son travail de géographe plus sa collaboration sera précieuse. C'est pourquoi, comme le remarque Pierre George :

« Partout où les Comités d'aménagement et d'expansion, les instituts d'étude régionale ont associé des économistes, des sociologues, des géographes, un travail fructueux a été fait. Quand cette association n'a pas été réalisée, il n'y a eu que technique abstraite, préoccupation d'intérêts subalternes d'une part et confusionisme verbal d'autre part. »[8]

Face à ces diverses contributions de la géographie, quel ordre de priorité les géographes du Québec doivent-ils établir dans leurs tâches eu égard aux besoins de notre population et de nos moyens financiers et humains? Une première tâche s'impose avec une urgence toute particulière : assurer à notre population la plus large formation géographique possible. Quand on songe à l'insondable ignorance de la géographie la plus élémentaire dans notre population, cette tâche l'emporte sur toutes les autres. Si l'on veut corriger une pareille situation, il nous faut prendre tous les moyens de donner à nos jeunes cette formation géographique qui manque tant chez leurs aînés de façon à les mettre en mesure de comprendre l'évolution du monde qui les entoure, de leur permettre d'apprécier la diversité des milieux géographiques et de pouvoir saisir, au moins confusément, la personnalité des différents pays et des différentes civilisations du monde. Cette tâche est d'autant plus nécessaire que la vie en vase clos d'autrefois avec le clocher de sa paroisse comme horizon n'est plus possible. Les moyens de diffusion modernes, les transports rapides ont recroquevillé la planète et font des pays les plus reculés nos voisins. L'horizon de son village et de sa petite ville a fait place à un horizon à l'échelle planétaire et le citoyen, projeté hors de son cadre immédiat, est devenu un citoyen d'un monde dont il ignore tout et dont il ne sait pas apprécier les diversités.

Pour parvenir à ce but, il faut pouvoir assurer un enseignement approprié de la géographie à tous les niveaux et dans tous les secteurs scolaires. Ce qui demandera de la part de nos instituts de géographie, de nos écoles supérieures de géographie qu'ils fassent porter d'abord leurs efforts sur la formation de professeurs de géographie, dotés d'une solide formation générale, bien pénétrés de l'unité de la discipline géographique, bien au courant de ses objectifs, de ses principes, de ses méthodes et aussi de ses limites, en somme des professeurs capables d'enseigner une géographie active, dynamique, bien centrée sur l'humain.

Effort immense, quand on songe qu'il faut préparer pour le primaire, sinon des spécialistes de la géographie, du moins des instituteurs qui sauront

[7] GEORGE, Pierre, article cité, p. 342.

[8] GEORGE, Pierre, article cité, p. 343.

initier leurs élèves aux phénomènes concrets de leur milieu immédiat ; quand on songe aux besoins de toutes les écoles secondaires et de tous les collèges où un enseignement systématique de la géographie devrait se donner par des spécialistes de cette discipline ; quand on songe, enfin, au niveau universitaire où il nous faut préparer toute une génération de professeurs bien munis des méthodes les plus récentes de l'enseignement et de la recherche géographique. Mais il y a plus : à ce même niveau universitaire, nous avons la tâche de fournir une solide culture géographique à une foule de professionnels qui auront besoin d'un arrière-plan géographique dans leur travail. Je pense, entre autres, aux historiens, aux économistes, aux journalistes, aux gens se destinant aux carrières diplomatique et administrative, au commerce extérieur et au commerce tout court, puisque la vie des affaires ne se déroule pas dans l'abstrait, mais s'inscrit dans un contexte géographique bien précis.

Mais pour attirer cette clientèle, il ne faut pas que notre enseignement de la géographie se limite, comme il arrive trop souvent hélàs ! à être une juxtaposition inorganique de sciences auxiliaires, une sorte d'agrégat de techniques plus ou moins bien assimilées. Dans ce cas-là, nous faisons double emploi avec les études offertes dans d'autres Facultés et, de plus, nous le faisons mal. Tout au contraire, notre géographie doit rester une culture ; elle doit s'attacher à son objet spécifique et distinctif : la description explicative des complexes géographiques, en mettant l'accent sur la combinaison des facteurs dont résultent ces complexes, en montrant leur évolution sous l'influence de facteurs nouveaux. Si, par exemple, notre enseignement de la géographie économique se borne à dresser des listes de produits à partir d'annuaires, il y a de fortes chances que nous ne puissions intéresser un futur homme d'affaires ou administrateur, mais si l'on s'applique à décrire les formes et la localisation des activités économiques ; si l'on s'efforce de faire saisir tous les éléments : facteurs naturels, structures économiques et sociales, formes d'organisation économique, facteurs humains et historiques, qui entrent dans la constitution d'un complexe économico-géographique, que ce soit un pays, une grande zone industrielle ou agricole, un grand carrefour commercial, alors, je crois que nous pourrons faire œuvre utile et intéresser ces étudiants.

Je crois que nos écoles supérieures de géographie, malgré certaines lacunes, sont préparées pour mener à bien cette première tâche de notre géographie. Même si, en certains milieux, il faut davantage se pénétrer de l'essence même de la géographie, en prendre une vue plus globale, insister davantage sur les interrelations ; je suis d'avis que c'est la mission que nous pouvons le mieux remplir actuellement.

Nous en arrivons maintenant à la deuxième tâche de notre géographie, la formation des spécialistes. J'avoue qu'ici, comme je l'ai souligné plus haut, nous faisons face à un des problèmes les plus complexes et les plus ardus que nous ayons à résoudre. Y a-t-il possibilité pour nos écoles supérieures de géographie, tout en maintenant la primauté de l'enseignement de la géographie globale, de se lancer dans la spécialisation et de former des spécialistes ? Je confesse que, personnellement, je ne vois pas de solution générale à ce problème, mais je pense qu'il y a des solutions particulières, spécifiques à chaque cas. Ici je reviens à la distinction que j'ai faite plus haut entre les degrés de spécialisation. Je concède que nos écoles de géographie pourront former des géographes de bonne formation générale avec spécialisation dans un ou des domaines donnés : morphologie, climatologie, géographie de l'habitat, de la population, etc. Nous avons vu que ce premier degré de spécialisation était nécessaire, au moins au niveau universitaire, même pour les géographes de formation générale et qu'il leur permettait d'engager le dialogue avec les vrais spécialistes des sciences auxiliaires, les tenait au courant de leurs travaux et les mettait en mesure d'utili-

ser les résultats de leurs recherches. Mais je ne crois pas que ce niveau de spécialisation soit suffisant pour permettre des investigations poussées dans les sciences auxiliaires, du moins dans les sciences naturelles. Il y a donc nécessité d'un degré plus poussé de spécialisation. Je pense, par exemple, au climatologue, doté d'une solide formation mathématique, initié à toutes les techniques de la météorologie, qui peut lui-même faire des observations, des mesures, dresser des cartes météorologiques et, enfin, mettre toutes ces connaissances au service de l'étude des climats. Ces spécialistes sont nécessaires à un double point de vue : premièrement pour assurer le progrès de la discipline auxiliaire qu'ils pratiquent, et, par voie de conséquence, ceux de la géographie ; en second lieu, pour assurer dans nos instituts de géographie la formation des spécialistes du premier type.

Mais alors, comment et où former ce second type de spécialistes? À peu d'exceptions près, je ne crois pas que nos écoles de géographie soient en mesure de le faire actuellement et, d'ailleurs, je ne crois pas que ce soit là leur mission. Que l'on songe à tout ce que requiert la formation d'un morphologue chevronné, à tout cet ensemble de connaissances et de techniques des sciences naturelles : minéralogie, pétrographie, stratigraphie, tectonique, paléontologie, en plus des connaissances proprement dites sur la genèse et l'évolution des formes de terrain, des lois de l'érosion, etc. Je crois que ce serait trop demander à nos instituts que de former de pareils spécialistes. Il faudrait trop de spécialistes de différentes disciplines pour un nombre trop restreint de candidats. Je vois là la nécessité de recourir à d'autres Facultés ou écoles où l'on enseigne ces disciplines pour elles-mêmes. C'est une nécessité qui découle du besoin de faire une utilisation rationnelle de nos effectifs humains et de nos moyens financiers.

Soulignons, en terminant sur ce sujet, que des débouchés de plus en plus nombreux s'offriront à ces spécialistes des sciences auxiliaires. Il est à espérer que beaucoup de ces spécialistes acquerront une solide formation géographique avant de faire leurs études spécialisées. Ils pourront ainsi effectuer leurs recherches avec des horizons plus larges et un sens plus aigu des interrelations qui existent dans le milieu naturel aussi bien que dans le milieu géographique.

Quelle doit être notre attitude vis-à-vis la spécialisation orientée vers l'action? Il est sûr qu'avec le développement de la planification économique et de l'aménagement du territoire, la collaboration du géographe sera recherchée de plus en plus. Il faudra que soient de plus en plus nombreux parmi nous ceux qui seront aptes à remplir ces tâches. Mais notre engagement de ce côté devra, à mon sens, s'inspirer de la discussion esquissée plus haut. Nous devrons préparer de véritables géographes bien au courant des problèmes de la planification et de l'aménagement du territoire et qui pourront apporter une collaboration utile aux praticiens qui feront l'aménagement et la planification. Je crois que notre tâche en tant que géographes doit s'arrêter là. Si des géographes veulent aller plus loin, s'ils aspirent à accéder au niveau où se prennent les décisions de la planification, où se mettent en place les projets d'aménagement, ils devront aller chercher dans des écoles spécialisées les connaissances et les techniques nécessaires à ces travaux. Sinon, nos instituts de géographie deviendront des écoles de génie, des écoles d'agronomie ou des instituts d'urbanisme.

Voilà comment m'apparaissent les tâches de la géographie québécoise. Tout d'abord et avant tout, former des professeurs compétents de géographie qui pourront, par la suite, assurer une solide formation géographique à tous les étudiants à quelque niveau et dans quelque secteur de l'enseignement qu'ils soient. Puis, en collaboration avec les écoles et les Facultés appropriées, former

des spécialistes des sciences auxiliaires, préparer des gens aptes à travailler dans les secteurs de la planification et de l'aménagement du territoire.

Jean-Marie Roy,
doyen de la Faculté des arts,
Université de Sherbrooke.

Caractères de la cartographie géographique
Objectifs de son enseignement à l'université Laval *

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les préoccupations majeures de la cartographie ont consisté essentiellement à situer aussi exactement que possible des localités, des cours d'eau, des montagnes, etc. . . ., sur les cartes de référence et en particulier sur les cartes topographiques. Mais à mesure que la géographie s'est libérée de son caractère descriptif pour devenir de plus en plus explicative, les géographes ont vite saisi toutes les possibilités offertes par les cartes pour traduire graphiquement leur vision des phénomènes géographiques. Ainsi est née la cartographie géographique exprimant des faits ou des rapports spatiaux, qui, bien souvent, ne sont pas directement observables.

Le développement de cette géocartographie aux objectifs bien particuliers sous-entend la formation de spécialistes, dans le cadre d'un enseignement adapté. Un tel enseignement existe déjà en France,[1] en Allemagne, aux États-Unis et dans plusieurs autres pays. Au Canada il reste encore embryonnaire. Nous nous proposons de montrer ici quels sont ses objectifs à l'Institut de géographie de l'université Laval, après avoir défini les caractères essentiels de la cartographie géographique actuelle.

LA CARTOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE

a) Caractères de la cartographie géographique

S'il est difficile de trouver une définition propre à la cartographie géographique, on peut du moins la situer par rapport aux autres aspects de la cartographie en général et notamment la cartographie de référence.

Les cartes de référence représentent exactement la distribution de certains faits ou phénomènes. C'est le cas par exemple des cartes topographiques et géologiques. Elles restent fidèles à un modèle standard étudié et défini à l'avance. Les cartes géographiques, au contraire, varient suivant le sujet, le problème à résoudre ou les idées de l'auteur. Elles représentent parfois des faits invisibles (le climat), ou des concepts abstraits (la théorie du *Central Place*).

Sur le plan de la réalisation technique, une carte topographique est le fruit de la collaboration de nombreux spécialistes. On doit produire rapidement des cartes couvrant des superficies parfois considérables. Une carte géographique au contraire est bien souvent élaborée d'une manière artisanale. Même si elle couronne le travail d'une équipe, son établissement met rarement en œuvre des moyens très considérables. D'autre part, elle ne connaît pas toujours les honneurs de la publication et reste fréquemment à l'état de maquette.

La géocartographie possède ainsi en propre quelques caractères qu'il convient d'analyser plus en détails. La carte géographique ne garde du fond

---

* Ce texte résume une communication présentée par l'auteur devant la section de géographie du XXXIe Congrès de l'A.C.F.A.S., le 2 novembre 1963, à l'université Laval, Québec.